



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 6

C'était à Mégara, faubourg de Carthage,
dans les jardins d'Hamilcar.

C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar.

Je ne comprenais pas pourquoi Théo me citait cette phrase comme l'une des plus belles de toute la littérature française. Je venais d'être élu secrétaire de ma loge et, commençant à prendre du plaisir à écrire, je recherchais des phrases fortes qui plairaient aux frères. Je me souviens encore du soir où j'ai terminé la lecture du procès-verbal de notre précédente tenue par : « Levez-vous, soldats de la liberté, déployez vos ailes et que l'avenir soit radieux. »

Théo, qui est de la Grande Loge et non, comme moi, du Grand Orient, n'avait pas à intervenir dans l'adoption du procès-verbal. Il était sur nos colonnes en visiteur. Il n'avait pas à voter le procès-verbal. Encore moins à demander la parole avant les conclusions du frère Orateur.

Or, ce soir-là, il l'a demandée et pas pour ne rien dire :

- Je suggère que la dernière phrase soit rayée. Elle n'a été prononcée par aucun frère au cours de votre précédente tenue. Elle n'a pas à surgir aujourd'hui dans le compte-rendu comme un pet sur une toile cirée.
- Je conclus à l'adoption du procès-verbal de notre dernière tenue, a déclaré l'Orateur, après suppression de la dernière

phrase pour tenir compte de l'observation de notre Très Cher Frère Théo, dont la sagesse nous enchante toujours.

J'ai pris le choc, évidemment. Après la tenue, Théo m'a demandé de passer le voir chez lui le lendemain en sortant de la coopérative et nous avons parlé longuement de la bonne et de la mauvaise façon d'écrire. Ce fut alors qu'il m'a donné en exemple cette première phrase d'un roman de Flaubert : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar ».

Je comprenais d'autant moins ce que Théo voulait me dire que sa propre villa dans la Ville-haute, celle où il me recevait, où j'avais cette discussion, qu'il habite toujours aujourd'hui, s'appelle indifféremment la Villa Mégara ou la Maison Sérignan.

On a dit aussi pendant les quarante ans de leur mariage « Chez Antoinette et Théo ». Nous préférons aujourd'hui « Mégara » pour essayer d'oublier Antoinette, bien qu'elle soit toujours présente dans le cœur de tous ceux qui, comme moi, l'ont connue et aimée entre ses murs, dans son jardin, devant ses roses, à Mégara.

Chacun imaginera donc ma stupéfaction quand, un soir, notre frère parisien Ulysse, de la Grande Loge, a commencé une planche sur la fonction du rituel en loge par ces mots : « C'était à Mégara, cœur de La Roquebrussanne, dans la villa de Théo. »

Nous avons eu longtemps des sentiments mêlés pour Jean-Michel Michel. Il fut pleinement des nôtres. Il ne l'est plus. Paris gâte les meilleurs. Dans bien des domaines, Ulysse, le brillant élève, ne prend rien au sérieux. Après la mort de sa grand-mère, il habitait Mégara lorsqu'il venait à La Roquebrussanne. De plus en plus, il ne fait qu'y passer en se rendant à Avignon. Sa passion pour le théâtre nous surprend tous.

À l'en croire, rien n'est plus vrai, plus grand, plus fort que le théâtre. Moi, je sais que ce n'est pas vrai, mais il n'est pas facile de deviner quand Ulysse plaisante ou non. Avec lui, on va de surprise en surprise. Il aime contredire et jouer avec les idées à la façon des Parisiens.

Je rappelle que son propre théâtre est rangé par les spécialistes dans la catégorie « Théâtre du Désastre ». Ulysse tient à être post-moderne et pas moderne, c'est sa fierté. Il veut exprimer toutes les horreurs et les injustices du monde actuel dans son théâtre. Tout ce qui n'a pas le Désastre pour inspiration n'a plus lieu de figurer sur une scène d'aujourd'hui, a-t-il déclaré devant moi à Théo, qui s'est moqué de lui. Il a intitulé l'une de ses pièces : « Une heure avant la catastrophe ».

Nous avons tous été stupéfaits, Théo le premier, quand il s'est fait élire au Conseil fédéral de la Grande loge de France à l'âge de trente ans. À la Grande Loge, ils sont plutôt vieux-jeu en tout, mais Jean-Michel voulait les rénover et, sur ce point, il a eu l'accord de Théo, qui pense que son obédience a grand besoin de se dépoussiérer. Je le crois moi aussi. Pensez donc ! La Grande Loge ne reçoit même pas les femmes en tenue rituelle. On croit rêver. Pour l'époque où nous sommes, c'est vraiment du n'importe quoi.

Ulysse a vite dû renoncer à son programme de rénovation et, après ses trois ans au Conseil, il s'est lancé à fond dans le théâtre, n'assistant plus aux tenues que de temps en temps. S'il fait partie des déçus de la Maçonnerie, je lui retourne la pareille : il m'a beaucoup déçu, moi. Il mélange les genres, dit de lui Théo, et pourtant Théo l'a toujours soutenu. « La querelle des anciens et des modernes reste de tous les temps, nous déclaré un soir notre vénérable d'honneur, et les post-modernes sont des anciens qui s'ignorent ou des modernes qui rancissent. »

Pourquoi je raconte cela dans mon procès-verbal détaillé ? Parce que la disparition d'Ulysse après l'arrestation de Théo m'a véritablement empêché de dormir. Toute la nuit, je me suis tourné et retourné dans mon lit en me répétant la leçon surréaliste de Victor : Développer notre intelligence du caché, aller derrière la montagne, visiter le centre de la terre, refuser les idées reçues, rester subversifs dans la grande tradition des vrais novateurs.

Cette nuit-là, Jean-Michel Michel me paraissait caché par la montagne dont parle Victor. Il ne pouvait pas être l'assassin de Marianne Laroque, son ancienne compagne. C'était absolument impossible. Il avait foncé droit au commissariat dès que j'ai eu prononcé le nom de Marie-Germaine Blanc. Mais il m'avait demandé de ne rien dire à Théo ni à personne. Qu'a-t-il pu raconter au commandant Moret pour que Théo soit arrêté sur le champ ?

Mon insomnie dura. Yvette, auprès de moi, que j'empêchais de dormir, me donna des cachets. Avec son expérience d'infirmière, elle s'y connaît en insomnie. Je finis par sombrer profond, mais tout en bas de l'abîme où Yvette m'avait plongé, je coulais encore plus bas, enchaîné à Ulysse.

Il y a quelques années, du temps d'Antoinette, Jean-Michel Michel couchait souvent à Mégara. Il y avait sa chambre réservée. Il y amenait tantôt une femme, tantôt une autre et Théo s'amusait de ce défilé permanent de comédiennes amoureuses. Théo savait qu'elles auraient bientôt à déchanter. Ulysse est de

ces hommes « prise électrique », selon la formule de Théo : Tu branches, tout est lumière, tu débranches, tout s'éteint.

Ulysse, par provocation, déclare volontiers qu'il est un Méditerranéen et qu'il a donc le pouvoir d'être aimé des femmes à proportion des pleurs qu'il leur fait verser. Théo confirme qu'il s'agit là d'un trait caractéristique de la femme du midi. Elle n'aime que si elle souffre. Cent dictons d'autrefois en témoignent.

Bien sûr qu'Antoinette, Marinette, Yvette, nos sœurs et toutes les femmes d'ici ont hurlé en entendant ces mâles aphorismes, selon l'expression d'Ulysse lui-même. Elles n'admettent pas leurs propres addictions aux hommes tels qu'Ulysse, dont elles disent qu'il est gros et peu séduisant.

Je tire « mâles aphorismes » et « addictions » de mes anciennes notes. Ce sont paroles de Jean-Michel et de Théo. Nos femmes, sœurs ou profanes, déclarent ne pas comprendre qu'Ulysse et Théo fraternisent dans de telles idées. Théo, mari fidèle par excellence, le modèle des maris, leur semble se régaler de ce défilé d'amoureuses dans le lit de son élève préféré.

Pour Yvette, toujours directe et qui en redemande toujours en amour, au point de m'épuiser souvent, Théo est un adorable intello qui baise par procuration. Pour Victor, aussi direct qu'Yvette, mais à sa manière, Théo s'approprie tout comme un ogre : élèves, anciens élèves, apprentis, compagnons, maîtres et même Grands Maîtres, quand il en passe un par chez nous. Théo, prétend Victor, est un dominateur, qui se veut hyper-maçon et hyper-prof, comme il est un hyper-joueur de pétanque.

À la différence de Gilbert qui montre son orgueil, Théo Sérignan dissimule le sien. L'Orient de nos temples est leur Olympe à tous les deux. Que moi, Titou, je le veuille ou non, Victor voit en nous tous des fidèles de Théo. Et gare à qui regimbe ! Sans daigner se fatiguer à les chercher lui-même, Théo charge Ulysse de lui constituer un harem de belles *entendeuses*, comédiennes de préférence, prêtes à l'écouter parler du Théâtre antique et des anciens Grecs.

- Allons, Victor, allons ! Un harem, tu galèges !
- Oui, un harem. Seule, une invincible paresse, empêche le satrape Théophile Sérignan d'attirer lui-même à Mégara ces belles *entendeuses* qu'il caresse de mots.
- Je ne sais pas ce qu'est un satrape, mais à ce compte-là, moi aussi, Théo m'a caressé de mots magnifiques.
- Soit dit sans te vexer, Titou, Théo t'aime bien, mais il préfère les jeunes comédiennes qu'Ulysse lui ramène. Tu

les a vues comme moi : elles viennent avec Ulysse et restent pour Théo.

- Vous, les surréalistes, vous dites n'importe quoi !
- Nous voyons au-delà des apparences. L'amour, tel que tu le pratiques avec ta femme Yvette est sûrement très agréable...
- Beaucoup plus qu'agréable.
- Soit. Yvette est un sacré morceau, mais entends-tu comment la voix sonore et rocailleuse de Théo devient suave quand une femme l'écoute ? C'est l'amour par délégation, celui des grands poètes. Parvenu au plus haut niveau des amours épurées, on ne va pas soi-même au lit. On délègue.

Personne à la Roquebrussanne n'a jamais osé parler ainsi de Théo. L'opposition entre Victor et lui remonte à des années. Les propos de Victor m'amusaient sans me troubler. Je les tenais pour des acrobaties verbales. Je ne voyais là que simples joutes fraternelles, de celles que nous appelons les oppositions nécessaires et fécondes, nées parfois de rivalités, mais qu'importe ? Comment ne pas leur chercher une autre portée à présent ? C'est une amie de Jean-Michel qui est morte et elle a habité Mégara. A-t-elle été pour Théo beaucoup plus qu'une *belle entendeuse* ?

L'opposition entre Victor et Théo, assurément féconde pour moi - j'ai tellement à apprendre des deux -, je l'ai déjà évoquée, mais elle ne se réduit pas au combat de la raison et de la déraison. Théo insiste sur la fonction de bâtisseurs des francs-maçons, impossible sans la raison. Victor, sans contester notre volonté commune de bâtir, demande à faire passer les balayeurs avant les constructeurs. « Il faut d'abord liquider les idées reçues, répète-t-il. On ne bâtit rien sur un terrain détrempe de vérités premières. Lorsqu'un maçon perd son caractère subversif, il devient bœuf. Je ne me sens aucun goût pour travailler à l'amélioration de l'espèce bovine par équerre et compas. »

Ce débat entre Tradition et Subversion me semble ouvrir la question la plus lourde que nos loges aient à se poser. Or le sujet n'est jamais venu en « Question à l'étude des loges ». Il rendrait nos convents explosifs, dit Théo, approuvé sur ce point par nos deux vénérables du *Chemin* et de *La Justice*.

Comment dormir sans se faire peur lorsque Théo arrêté, Ulysse a disparu ? Les cachets d'Yvette m'assoupissent ou m'assomment. Ils ne m'éclairent pas.

De fait, Marianne Laroque avait logé à Mégara avant et après s'être séparée de Jean-Michel Michel, aussi bien qu'avant et après la mort d'Antoinette. Elle a donc été mieux traitée par Théo que les anciennes copines d'Ulysse. Nous savons tous qu'il ne garde pas ses amies. Elles entrent et sortent de son lit et il ne pense plus à elles. Théo dit de lui qu'il sait rompre sans grand drame, ce qui est l'art suprême des séducteurs.

Marianne Laroque avait-elle été si malheureuse qu'Antoinette et Théo d'abord, puis Théo veuf, s'étaient crus obligés de l'héberger à Mégara comme du temps de ses amours avec Ulysse ? La théorie de Victor sur les jouissances par délégation tient-elle encore dans ces circonstances-là ? Jusqu'où ces jouissances peuvent-elles aller ? Ne sont-elles pas simples divagations surréalistes ? Voilà que moi aussi, moi qui suis directement responsable de l'arrestation de Théo, je me laisse aller à des suppositions fétides.

L'année passée, la belle Marianne dormait ouvertement à Mégara. S'il y avait eu, du temps d'Antoinette, des obstacles à l'amour entre Marianne et Théo, ces obstacles avaient disparu. La grande maison compte plusieurs belles chambres. Il est facile de passer de l'une à l'autre, même s'il y a d'autres invités, comme Bernard cette année, le temps de la *Coupe des Deltas*. L'hypothèse de Damien qu'il y aurait eu liaison amoureuse entre cette belle fille dans la quarantaine et Théo, son aîné de trente ans, me dérangeait pourtant profondément sans que j'arrive à la repousser. Pourquoi pas après tout ?

Ai-je été le seul à céder ainsi à un soupçon malsain ? Toute la ville ne parlait plus que de Théo et toute la ville s'interrogeait. Les parents découvraient que l'ancien professeur de leurs enfants était un franc-maçon notoire, arrêté dans une affaire de meurtre. Les commerçants, les voisins, les compétiteurs à la *Coupe des Deltas* lisaient le journal avec stupeur et cherchaient sur internet la confirmation de la duplicité du professeur Théophile Sérignan. Nous autres, les maçons, nous étions sûrement nombreux à balancer entre « c'est impossible » et « pourquoi pas ? »

Quel poison ! À trop chercher derrière la montagne dans le plat pays qui est celui de Victor, on en viendrait à douter de tous et de tout. La seule chose dont j'étais sûr, moi, c'est que la maçonnerie des gens friqués devait se réjouir. J'ignorais pratiquement tout de ces gens qui nous traitent de haut. Je ne sais toujours pas si ces maçons à l'anglaise ont un temple près d'ici, à l'anglaise comme on dit *filer à l'anglaise*, et ce n'est jamais un bon signe que de glisser ainsi entre les doigts des gens. Avec *Big Brother Bear* sur

le Mail, les amis d'Edgar Joly se montrent et ne se montrent pas. Leur réputation d'affairisme n'est pas née de rien. Le peuple sait d'instinct que les puissants ne sont puissants qu'au prix de coups tordus, de tricheries et de malversations. Théo ne peut pas être le coupable. Eux, ces maçons de la haute, méritent une présomption de culpabilité, comme tous les banquiers et les hommes d'affaire. Creuser derrière la montagne ? Le peuple le sait. Il faut fouiller derrière la façade des gens friqués pour savoir de quoi il retourne au gouvernement, dans les banques ou dans les usines. En maçonnerie aussi, peut-être, mais je fais partie de la maçonnerie des petites gens et il nous est interdit de nous informer sur la maçonnerie *à l'anglaise*. Elle ne nous reconnaît pas. Comment saurons-nous donc s'il y a un meurtrier chez eux ?

Et Ulysse ? La merveilleuse femme et épouse qu'a été Antoinette l'a longtemps accepté à Mégara, car il était l'élève préféré de Théo, mais avait-elle une réelle estime pour lui ? Peut-être pas. Théâtre du Désastre et dérèglements amoureux ne pouvaient pas l'enthousiasmer. Elle se voulait tout sauf une femme post-moderne. Elle avait souvent le regard ironique de celles qui voient la comédie des hommes depuis leurs beaux jardins fleuris et je la comprenais. Dans le vin, la tradition prime tout. Il n'existe aucun vin moderne ou post-moderne. Ou alors, ils sont traficotés pour les zozos.

Il y avait toujours trop de détachement dans la façon dont Jean-Michel Michel parlait des femmes. À plusieurs reprises, il m'a même gêné moi. Antoinette gardait souvent son ironie cachée tout comme Yvette. Entendre et n'en penser pas moins, dit souvent ma femme, qui en entend de belles à l'hôpital. Jean-Michel racontait beaucoup trop d'histoires d'amour très brèves pour que les femmes d'un seul homme, comme Yvette et Antoinette, n'en soient pas secrètement irritées. Je me rappelle qu'un soir, à Mégara, il avait déclaré se rappeler très bien des seins d'une fille et de leurs aréoles très larges, mais pas de son visage, encore moins de son nom. Antoinette lui avait alors demandé :

- À qui pourras-tu jamais t'ajuster ?

Ajuster. Antoinette était totalement ajustée à Théo, comme je le suis à Yvette. Ajuster, je n'aurais pas trouvé ce mot tout seul. Il ne s'agit ni d'une expression toute faite ni d'une image poétique. C'est le mot juste. Je suis ajusté à Yvette.

Que faisait Jean-Michel Michel, cette année en Avignon, pour ne même pas venir aux nouvelles de Théo ? Auteur ? Acteur ? Metteur en scène ? Président d'un jury ? animateur d'une

compagnie ? Il court, il court, le furet, disait Théo, il court après le succès, il s'époumone à l'obtenir.

Jean-Michel Michel a beaucoup agacé Théo, ces derniers temps. Questions de théâtre ? Ou Marianne venait-elle de les séparer ?

Grand, mais gras, avec ses cheveux tout bouclés en désordre, ses petites mains grassouillettes, et son teint trop rouge, Ulysse n'a pas l'air d'un Don Juan. Pourtant, il l'est. Les filles et les femmes le regardent. Il leur plaît. On se demande comment il s'y prend, mais il leur plaît. Yvette dit qu'il la dégoûte, mais c'est peut-être pour me faire plaisir. Marinette dit qu'elle ne pourrait pas s'imaginer au lit avec lui et plus encore sous lui, tant il a grossi, mais Marinette n'a toujours dans la peau que son Ciu, sec comme un tronc d'amandier.

De toute façon, le goût ou le dégoût des femmes surprend toujours. Moi, par exemple, j'ai été le premier stupéfait lorsque Yvette m'a dragué. Car elle m'a dragué et elle le reconnaît. Le premier soir, j'ai cru rêver. Je suis allé me regarder dans le miroir de la salle de bain et j'ai interrogé mon reflet : « Une belle fille comme elle qui me veut ? » Théo fait souvent remarquer qu'aller de fille en fille n'a jamais rien appris aux hommes. C'est de la petite Odyssée, dit-il à Ulysse. Théo dit encore : « Tout est déjà contenu dans le premier amour. La véritable initiation amoureuse impose de voyager au cœur de ce premier amour. Papillonner ne mène à rien. Les grandes excursions initiatiques se font en profondeur dans la fidélité. »

Les soirs où Ulysse vient plancher dans nos loges, le temple de la rue Tournefort ne peut contenir toutes nos sœurs et tous nos frères. Nous avons dû plusieurs fois ouvrir la porte à deux battants et installer des chaises sur le parvis. Ces tenues où il vient en ténor n'ont jamais lieu au *Chemin*. Les loges de la Grande Loge ne reçoivent pas les femmes, car les vieux crabes de leurs hauts grades s'y opposent. Ulysse tient donc à parler dans l'une de nos deux autres loges plutôt que dans sa loge-mère pour marquer sa désapprobation de l'exclusion des femmes par la Grande Loge. Il s'exprime ainsi tantôt à *La Justice* et tantôt à *La Lumière*.

Après la tenue, on organise toujours des agapes magnifiques, car nous aimons finalement les orateurs vedettes. Moi, je fournis le vin. Antoinette a longtemps préparé des pâtés. Elle n'a jamais été maçonne et elle ne participait pas aux agapes, mais elle nous téléphonait le lendemain pour savoir si Ulysse avait brillé. Beaucoup trop, selon Théo. Jamais assez pour moi. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent qu'il est un maçon d'opérette. Il

déconcerte, oui, mais d'une façon très concertée. Cette formule est de Théo. Moi, quand il parle en loge, il m'irrite, il m'agace, il me plaît.

Aux agapes, chacune et chacun donne son point de vue à Ulysse bien plus facilement qu'en tenue, car il est difficile de parler derrière lui dans le temple où il s'exprime avec une telle aisance que nos mots à nous restent en panne.

Il y a cinq ou six ans, Ulysse est venu plancher sur le thème du rituel. Nos dignitaires, les corbeaux perchés à l'Orient, comme dit Victor, nous font des conférences barbantes et répétitives sur la nécessité du rituel et patati et patata. J'ai trente procès-verbaux sur le même sujet dans mes archives.

Avec Ulysse, il y a toujours du neuf. Après la tenue, il m'a passé son texte pour mon procès-verbal. Le voici tel quel. Il est ce qu'on appelle un beau morceau d'architecture qui fait du besoin de rituel une évidence.

« C'était à Mégara, faubourg de La Roquebrussanne, dans la villa de Théo, un jour de Grand Aïoli, car il existe des grands et des petits aïolis, comme il y a grande et petite tenue, grand-messe et messe basse, théâtre et musique d'en-bas ou d'en-haut, amours à la va-vite et nuits d'extase qui, elles, ont besoin de rituel.

Le petit aïoli se fait tout seul. Il peut même s'acheter tout préparé dans un supermarché. Ce sera un aïoli mangeable, mais sans plus, dont on ne doit pas parler dans un temple. Un aïoli à la va-vite.

Le Grand Aïoli, lui, doit être préparé selon le Rite. Fort peu le connaissent. Moins nombreux encore sont ceux qui le respectent. Il en résulte une désacralisation de l'aïoli, dont la Provence pourrait ne jamais se remettre, comme certaines loges meurent asphyxiées par manque de rituel. Pardonnez-moi, mes frères du Grand Orient de vous le dire aussi franchement.

Mes sœurs, mes frères, en vos degrés et qualités, vous qui aimez la Provence, vous devez remonter aux sources du Grand Aïoli, à ses *landmarks*, comme disent les Anglais, et vous découvrirez qu'on ne réussit jamais l'Aïoli en touillant n'importe comment, sans Règle et sans Principes.

Pour démarrer un Vrai Grand Aïoli, la Règle veut que trois femmes forment un triangle avec trois chaises et qu'elles s'enferment dans une pièce bien close, la cuisine de préférence, mais une cuisine adaptée et traditionnelle dont vous ne trouverez la description dans aucun livre. Une ancienne prêtresse du Grand Aïoli fera connaître de bouche à oreille aux novices les conditions d'ouverture rituelle de cet art, royal entre tous.

Les chaises seront en bois et paillées. Il est impératif de ne pas utiliser de sièges en fer ou en plastique. Les trois chaises seront stables et accueillantes aux fessiers charnus, car les petits derrières pourraient se révéler inaptes à l'effort demandé. De même qu'une franc-maçonne doit être libre et de bonnes mœurs, une prêtresse de Grand Aïoli doit être stable en son séant, libre de ses bras, redressée de son torse et sereine en son cœur.

L'une des trois femmes sera choisie par les deux autres pour engager l'opération et s'assurer qu'aucune des trois n'a ses menstrues, obstacle rédhibitoire, car ces effets mensuels de la lune font tourner l'aïoli.

Les femmes se présenteront dans la pièce close en jupe ou en robe, jamais en pantalon. Il n'est exigé aucune ablution particulière ou récente, car la forte odeur d'ail qui se dégagera bientôt dominera toutes les autres. Pour la même raison, il n'est nullement déconseillé d'avoir des rapports conjugaux ou extraconjugaux dans les heures qui précèdent. Même l'odeur de chèvrefeuille qu'émet le sperme répandu disparaîtra dans celle de l'ail.

Les trois femmes auront mis une petite culotte d'un blanc immaculé juste avant d'entrer dans la pièce close. Cette petite culotte sera au Grand Aïoli ce que sont les gants blancs dans une tenue maçonnique : symboles de pureté.

Les œufs nécessaires à la fabrication de l'aïoli auront passé la nuit dans le noir à la température de la pièce close. L'huile d'olive pressée à froid devra provenir d'une huilerie réputée, connue des trois femmes et dont la production aura été contrôlée par un expert, le mari d'une des trois prêtresses de préférence ou une épicière réputée comme l'a été la Mère Michel, ma grand-mère, connue de tous les initiés. La confiance en cette huile doit être totale. La prescription d'une huile de premier choix est aussi importante pour un grand aïoli que celle de la viande casher pour une fête juive.

Chacune des trois femmes prend une des trois chaises disposées en triangle, s'assied, cherche la bonne assise et cale son mortier entre ses cuisses, jupes ou robes bien relevées jusqu'au pubis. Les mortiers seront en marbre froid et les plus lourds possible. Tous les essais réalisés avec des mortiers en bois, même en bois d'olivier ou de noyer, se sont révélés schismatiques. Il en est de même avec les bols en faïence ou en terre cuite et, n'en parlons même pas, en plastique. Un ciboire non plus ne ferait pas l'affaire, même pour le plus anticlérical des aïolis.

Une fois chaque femme à sa place, la première prêtresse, jugée par les autres comme la plus expérimentée, amorce le premier mortier. Elle écrase l'ail avec un gros pilon en bois. Elle met une gousse par convive, plus une gousse pour le plat, verse l'huile à petite coulée dans le jaune d'œuf bien mélangé à l'ail et salé comme une pâte à crêpes puis, dès qu'elle sent que son aïoli prend, que tout va bien, qu'elle pourra, en cas de besoin, rattraper l'aïoli d'un des autres mortiers en donnant un petit peu du sien, les six bras se mettent en action et les trois mains droites ne lâcheront plus les pilons pendant toute l'heure qui vient ou pendant les deux heures qui viennent en cas de Très Grand Aïoli, comme ceux qui nous réunissent au solstice d'été à Mégara, cœur de La Roquebrussanne dans les jardins de Théo.

Est-il utile de préciser que la pièce close où nos prêtresses opèrent doit rester à couvert : aucun homme n'entrera, aucun téléphone ne sonnera, aucun enfant ne viendra déranger sa mère en criant Maman ! Maman, j'ai mal au ventre ! aucun chien, aucun chat ne se gliseront dans la pièce et, si un lézard, une mouche, une guêpe, un moustique, une salamandre ayant dormi là vient à se réveiller, aucun pilon ne s'immobilisera. Rien ne doit arrêter le rite.

Le secret du Grand Aïoli tient dans le respect de l'angle du bras avec la ligne d'horizon telle que nous la donne un niveau d'eau. À la différence des rites maçonniques, qui passent tous par perpendiculaire et niveau pour donner l'angle droit, le bras qui verse l'huile dans le mortier doit former avec la ligne d'horizon un angle égal à la moitié d'un angle droit. Si cette règle impérative n'est pas respectée, l'huile coule trop vite, trop fort et ne laisse pas au pilon, qui tourne dans le mortier, le temps de cimenter ce que les profanes nomment si improprement la mayonnaise, expression profane qui vaut excommunication, bannissement et honte à vie pour ceux qui la prononcent. Il n'existe pas et il n'existera jamais de mayonnaise à l'ail, pas plus que de beurre en broche.

Devons-nous, nous, francs-maçonnnes et francs-maçons parler d'un aïoli ou d'une aïoli ? Vous savez toutes et tous combien la question du sexe divise les maçons. La différenciation sexuelle est elle ou non une condition de la véritable initiation ? Doit-on dire Vénérable Maîtresse ou Vénérable Maître quand une femme nous préside ? Faut-il parler d'une écrivaine ou d'une femme écrivain ? Une aïoli ou un aïoli ?

Pour ma part, je préconise le masculin au risque de blesser celles de nos sœurs qui veulent d'autant plus le féminin que les organes

génitaux des hommes empêchent la stricte observance de la Règle dans la préparation de l'aïoli. Ce faisant, je me marque un peu trop Grande Loge. Que mes sœurs et la déesse Déméter me le pardonnent en souvenir des mystères d'Éleusis. On dit la terre, mais le ciel. On dit le blé, mais la récolte. On dit la chair, mais l'esprit. On dit la peur, mais le courage. On doit donc dire une mayonnaise, mais un aïoli.

Pour être réussi selon le *rite de stabilité* qui est le nôtre, l'aïoli doit être pilonné dans un mortier calé entre des cuisses nues, tout contre le pubis. Aucun homme ne pourrait le caler aussi bien. Il se meurtrirait dangereusement le double moteur de ses rêves. Pour protéger ces fiers organes, la tradition a voulu que seules les femmes pilonnassent. Le clitoris est d'une nature sensible, certes, et il est criminel de l'exciser, mais la pression d'un mortier de marbre froid le contente et le satisfait sans l'échauffer ou l'endolorir.

Ainsi, une relation très intime et sensuelle s'établit entre le mortier bien calé comme il se doit et le pilon bien serré en main droite pour qu'il soit agité au bon rythme, tandis que la main gauche tient délicatement la bouteille d'huile d'olive de manière à verser dans le mortier un filet gluant continu comme on humecte un réceptacle. D'une main, donc, la prêtresse lubrifie, de l'autre elle serre le pilon de toute la force des doigts. Autant dire qu'elle l'empoigne pour que le poignet fasse son office.

Un lien très intime doit exister entre les prêtresses et leurs hommes pour que le poignet trouve la force de touiller pendant plus d'une heure et parfois deux sans jamais le moindre relâchement et pour qu'il retrouve la souplesse qu'il a eu et aura quand il tient un pilon de chair. C'est ainsi à leurs hommes que les prêtresses du Grand Aïoli dédient le résultat de leurs efforts, ce qui apporte une nouvelle preuve du caractère méditerranéen de ce rite ancestral d'agapes spécifiques aux longues siestes subséquentes. Elles ont tenu le pilon bien en main pendant une heure, deux heures, autant qu'il en faut. Elles l'ont fait tourner dans le mortier. Il est maintenant tout visqueux d'huile épaissie. L'aïoli est prêt à servir et, alors, fières de leurs œuvres, nos femmes plantent le pilon bien droit dans le mortier où il tient tout seul, vertical comme un i, diront les plus pudiques, droit comme une belle bite, diront nos sœurs les mieux averties, symbole phallique immémorial, diront les cuistres universitaires dont je suis.

Quand les trois prêtresses approcheront des tables en portant leurs lourds mortiers à bout de bras et quand retentiront les

applaudissements, *Vivat! Vivat! Semper vivat!*, nous nous retrouverons toutes et tous à la fête païenne de Mégara et nous communions après pendant la sieste indispensable qui suivra selon la tradition d'Éros et d'Agapé. Mes sœurs et mes frères en vos degrés et qualité, j'ai dit. »

Telle fut la fameuse planche d'Ulysse qui heurta tellement certaines de nos sœurs quand il avait opposé un aïoli à une mayonnaise, car cela signifiait que le féminin s'achète en tube dans les supermarchés. Mais Ulysse est un provocateur. Les Grands Aïolis de Mégara se sont toujours bien passés.

Les trois prêtresses officiaient pour quarante, cinquante et parfois cent convives réunis pour le solstice d'été dans le jardin de Mégara. Elles ont été le plus souvent Antoinette, Yvette et Marinette. Aucune n'était maçonnes. Antoinette, seule des trois à s'être dissipée aujourd'hui dans les étoiles, nous recevait en maîtresse de maison et célébrait ainsi selon le rite son immense amour pour Théo. La fête du solstice était toujours fixée le dernier dimanche de juin, juste avant l'ouverture de la *Coupe des Deltas*.

Depuis qu'Antoinette est partie pour l'Orient éternel, nous n'avons pas eu de Grand Aïoli, mais je revois Marianne Laroque aux deux derniers. Compagne alors d'Ulysse, elle était venue au premier avec lui, rayonnante d'amour, vedette d'un téléfilm qu'elle tournait dans les environs d'Aix et partageant la chambre d'Ulysse à l'étage de Mégara.

L'année suivante, au dernier des Grands Aïolis où Antoinette a officié, Ulysse, qui avait rompu avec elle, n'était pas là, mais Marianne occupait de nouveau la chambre si longtemps réservée à Jean-Michel Michel, l'élève favori de Théo. Nous avons tous vu dans cette invitation à dormir chez eux, la désapprobation d'Ulysse par Antoinette et peut-être par Théo, qui avait parlé de petite Odyssée confortable quand un homme va de fille en fille et déclare en haussant les épaules que la mer Méditerranée fut remplie et salée par les pleurs des femmes délaissées.

Voilà que cette année encore, Ulysse a le prétexte de son Théâtre du Désastre et du Dérèglement pour disparaître. En me tournant et me retournant dans mon lit, je ne pensais pas qu'il ait pu étrangler son ancienne amie, mais ses anciennes planches remontaient dans ma mémoire amollie par le somnifère d'Yvette. L'une d'elles en particulier, qui avait été non pas applaudie, puisque nul n'applaudit dans un temple, mais glorifiée par Victor le Belge au point qu'il avait invité Ulysse à venir donner cette

planche à Bruxelles. Ulysse l'avait intitulée *Les Trois Points S*. J'en ai le texte dans mes archives.

Selon Ulysse, toute la démarche maçonnique repose sur ces *Trois Points S* : Spiritualité, Société, Subversion. Nos loges ne sont pas, selon lui, des écoles spirituelles. Elles ne sont pas non plus des écoles sociétales. Elles prennent de la valeur et se révèlent efficaces dans la mesure où elles donnent une dimension spirituelle à tout fait de société. Mais cela ne suffit pas. D'autres écoles spirituelles, philosophiques, politiques ou religieuses cherchent aussi à équilibrer le fait sociétal et le fait spirituel. Pour que soit vraiment maçonnique un travail en loge, il faut que le mariage du spirituel et du sociétal soit enrichi de subversion. Il faut que la loge sorte à tout prix des sentiers battus, des idées reçues, des soupes médiatiques. Elle le peut grâce au secret. En procédant par subversion, la loge échappe à la banalité du discours social, aux prétentions spirituelles des Églises et des sectes, au dogmatisme des partis politiques et aux académismes de toutes sortes.

Jusqu'où Ulysse pense pouvoir aller ? Au plus loin, répond Victor.

Comment dormir et rédiger mon procès-verbal avec sérénité quand je me rappelle cette planche des trois S et le penchant d'Ulysse pour le désastre assorti de son plaisir à remplir la Méditerranée de larmes ?

Pourtant, moi aussi, j'ai souvent besoin de subversion comme disent Jean-Michel et Victor. Thérèse, l'avocate d'Aix, qui, je l'espère, s'occupe bien de Théo, m'a fait plaisir un soir de tenue. Aux agapes qui suivirent, j'étais assis à côté d'elle et elle s'est moquée d'un Grand Maître qui nous avait rendu visite. Contestant point par point tout ce qu'il avait solennellement déclaré en conclusion de la tenue, elle avait dit de lui : « Le Grand Coq de France. » Je jubilais. Ce Grand Maître, qui nous avait parlé de haut en enfilant des perles, m'avait suprêmement agacé. J'ai embrassé Thérèse, car je suis, moi aussi, un subversif. Je déteste les autorités hypocrites ou masquées, tous les discours de haut en bas et toutes les valeurs établies par d'autres que par moi et mon libre-arbitre. Je les déteste même encore plus quand on me dit que Dieu nous les a révélées. Dieu ! Tu parles ! J'ai en horreur ceux qui prétendent avoir entendu sa parole. Ce ne sont pas des maîtres mais des contremaîtres du genre « le patron a dit ». Boss de l'espèce humaine ? Le patron de l'usine planétaire ? *Notre Seigneur*, vont-ils jusqu'à dire. Moi, je suis un républicain. Je comprends qu'on puisse avoir foi en un dieu et je

respecte cette foi si on me fout la paix. Je ne supporte pas, en revanche, qu'on s'adresse à son Dieu comme à un seigneur féodal, car le Seigneur devient alors un modèle social.

Je peste souvent contre Ulysse, mais sur le fond des choses, je sens qu'il a raison. Il m'influence ? Et alors ? Mon libre arbitre a besoin des autres pour se nourrir.

M'étant enfin tiré du lit après un sommeil agité, j'ai repris mon travail à la coopérative. Clients et personnels commentaient les premiers résultats de la Coupe. Le Chimpanzé s'est qualifié. L'Avaleur, aussi. Grandes nouvelles ! Ce sont des professionnels de la pétanque. Ils gagnent leur vie avec les boules. S'ils ne se qualifiaient pas pour les seizièmes de finale, ce serait le monde à l'envers.

Un client que je ne connaissais pas, même de vue, s'est discrètement approché de moi.

- Titou ?
- Oui, Monsieur.
- Puis-je vous parler en particulier ?

J'ai emmené le bonhomme sur la terrasse, derrière les chais. Il faisait trop chaud pour marcher dans les vignes. Dès que nous avons été seuls et à l'ombre, il s'est fait reconnaître comme franc-maçon et il s'est présenté :

- Gabriel Tréfontaine, inspecteur aux Renseignements généraux.

J'ai eu peur. J'ai dû blêmir.

- Allons, ne panique pas comme ça. Je ne vais pas te manger. Je suis de la loge *Les Héros de la République* à Marseille, Grand Orient de France. Calmos, mon frère. Vous perdez la tête à La Roquebrussanne.

Il venait spécialement de Marseille pour me rencontrer moi, et il m'a déclaré d'emblée qu'il n'avait rien à voir avec la police judiciaire, que son activité restait bien distincte, qu'il m'abordait en frangin compréhensif et pour le bien de tous. Il savait de longue date que les loges n'aiment pas les flics, mais il fallait mettre des limites à l'obstination.

- Pas de police, pas de République, mon frère. Nous faisons un métier difficile et indispensable. Il ne faut pas nous mettre bêtement des bâtons dans les roues.
- Moi, j'ai mis des bâtons dans les roues ?
- Je te parle direct. Je suis un ami du commandant Moret. Je le tiens pour un crac et pour un type loyal. Il me sait franc-maçon, il ne l'est pas lui-même, il nous connaît très mal et il a louvoyé quand on l'a chargé de l'affaire. À côté de la

villa du Luberon où cette femme a été retrouvée, il y a une grande propriété, discrète mais très étendue et très belle, qui touche de près au sommet de l'État.

- À l'Élysée ?
- Je n'en sais rien, mais c'est pour ça qu'on a choisi Moret. Il a du flair et de la discrétion. C'est le premier point. Le deuxième, c'est qu'il ne pouvait pas y aller franco. Il a d'abord laissé croire à une disparition, le temps que le corps soit transporté à Aix et autopsié, puis seulement après, il a commencé vraiment son enquête en évitant que les journalistes se précipitent sur les lieux du crime. Comme il avait la preuve qu'un franc-maçon est dans le coup - au moins un -, c'est par toi qu'il a commencé son travail. Il savait que tu étais chargé du procès-verbal de cette réunion informelle où vous vous étiez juré bêtement de ne rien dire à la police. Qu'est-ce qui vous prend ? Et qu'est-ce qui t'a pris à toi de te moquer de lui ? Moret fait son métier. Et, de plus, tu démenages dare-dare plus d'un siècle d'archives ? Tu es un malade du secret ou quoi ? Qu'est-ce que Moret pouvait penser ? Qui peut encore évoquer le secret maçonnique quand *Big Brother Bear* est sur le Mail ? Moret marche sur des œufs et tu l'emmerdes volontairement ? Tu as même compromis Théo que j'admire beaucoup. Tu deviens fou, Titou ? Maintenant, tu dois te rattraper. Moret va te faire une proposition. Écoute-le. Je ne connais pas le dossier, mais un des vôtres, au moins un, est mêlé à ce meurtre.

Fantôme un crac ? Je recevais un coup de massue.

- Pourquoi est-ce moi que tu viens voir et pas un de nos vénérables ? Tu penses que je suis le plus bête et donc le plus influençable ?
- Fais part de notre conversation à qui tu voudras, mais restez discrets, les amis. Moret saura que je t'ai parlé. Il attend que vous collaboriez.
- Evite les mots qui blessent.
- Et merde, Titou ! Collaborer avec nous n'a rien à voir avec collaborer avec les nazis. Qu'est-ce que c'est que ces loges qui se dressent contre la police de la République ?
- Je ne me dresse pas contre.
- Si. Maçon ou non, le salaud qui a tué Marianne Laroque doit finir sa vie en taule. Ou alors, je me demande, moi, ce que je fais à la fois en loge et dans la police.

Il m'a donné l'accolade fraternelle et il est parti. Vrai initié ou flic en mission ? Je me sentais de plus en plus paumé et, tout à coup, j'ai été pris d'un grand besoin d'intelligence, comme on peut avoir faim ou soif. L'intelligence, je ne la trouve pas en moi et je la cherche auprès des autres. C'est là un des bienfaits de la loge.

J'ai dit deux mots à mon patron sur nos ennuis, ceux qui m'avaient valu d'être arrêté, pour qu'il m'autorise à laisser mon travail une heure ou deux. Ma franchise lui plut. Nous avions moins de monde que plus tôt dans la journée. Il devait y avoir en train sur le Mail quelques grosses parties avec des vedettes de la Coupe. Du coup, peu de clients au comptoir de la coopérative. Mon patron m'a donné champ libre et j'ai foncé au Mail. J'avais grand besoin de parler à plus intelligent que moi. J'ai cherché un frère comme on peut chercher une fontaine. Boire l'intelligence est aussi bon que boire l'amour.

Une foule pareille, jamais nous ne l'aurions imaginée, il y a dix ans. Les gens ont si peu à faire aujourd'hui qu'il suffit de leur annoncer n'importe quoi et ils rappellent en masse. Coup de chance prévisible, j'ai découvert Damien dans cette foule de gens qui faisaient galerie autour des joueurs. Je l'ai tiré à part. Je l'ai conduit au bout du Mail, là où il y a la balustrade d'où nous pouvons apercevoir au loin le Luberon. Je lui ai raconté la visite de l'inspecteur des Renseignements généraux. Dans un cas semblable, en Belgique, vous aideriez la police ? lui ai-je demandé.

- Nous avons eu des cas semblables, m'a-t-il répondu.
- Ce n'est pas agréable de soupçonner ses frères.
- Oui et non. Comme disait la duchesse en déshabillant le baron : « Je soupçonnais que vous l'aviez très grosse, mon cousin, mais elle est encore plus terrible que je ne le pensais. » Tu soupçonnes Jean-Michel, Titou ? Moi aussi.

Il ne riait plus. Sa bonne figure de bon vivant, un peu rougeaude, avec sa maigre barbe blonde et blanche devint toute triste. Il venait chaque été avec Victor à La Roquebrussanne. Il n'était pas surréaliste. Il aimait tout bonnement le bien vivre de chez nous. Il me prit par le bras et chuchota à mon oreille :

- L'an dernier, je suis allé danser dans cette villa du Luberon. La belle Marianne m'avait invité. Nous étions une douzaine de la rue Tournefort.
- Ulysse était là ?

- Non, Marianne et lui s'étaient déjà séparés, mais elle lui a téléphoné devant moi pour l'inviter à nous rejoindre. Il a refusé.
- Tu vas le dire à la police ?
- Je ne suis pas français, Titou. C'est à vous de prendre vos responsabilités.

à suivre...

Pour encore mieux connaître le vécu maçonnique, lisez, relisez et faites lire LA RÉALITÉ MACONNIQUE de Jean Verdun (éditions Luc Pire) en vente dans toutes bonnes librairies.